

# Le genou d'Éros ou la recherche du Paradis perdu

Andrée Christensen

Number 77, May 1994

Oeuvres de chair

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/42250ac>

[See table of contents](#)

## Publisher(s)

Les Éditions l'Interligne

## ISSN

0227-227X (print)

1923-2381 (digital)

[Explore this journal](#)

## Cite this document

Christensen, A. (1994). Le genou d'Éros ou la recherche du Paradis perdu. *Liaison*, (77), 23–26.

# Le genou d'Éros ou la recherche du Paradis perdu

Le déracinement d'Éros, sa disparition du lit de Psyché, commencement de l'érotisme;  
le déracinement du poète, son éloignement du territoire maternel de la langue, commencement du poème.

Alain Jouffroy, *Éros déraciné*

—i—

Qu'elle est à la fois exaltante et douloureuse la recherche d'un Paradis perdu qui n'a peut-être jamais été !

Combien d'entre nous, insatisfaits de notre condition humaine, se sentent déchirés, séparés d'une dimension insaisissable, au delà de nous, et pourtant si près. Tristesse vague d'avoir perdu quelque chose de puissant, de précieux que l'intelligence ne peut ni préciser ni définir, mais dont se souvient néanmoins le plus profond de notre être. Souvenirs nébuleux d'une époque où la montagne et les étoiles de mer célébraient la marée, où la mer sommeillait au cœur de la rose. Nostalgie du temps où le lion jouait avec l'agneau, où l'enfant s'endormait auprès de la vipère, où le Ciel et la Terre ne formaient qu'un Corps à l'intérieur de nous. Rêver à l'Androgyne que nous avons déjà été – être parfait, sans fissure – n'est-ce pas participer, par delà sa propre existence, à l'histoire de l'humanité ? N'est-ce pas goûter quelque chose de l'éternité que d'éprouver cette expérience ? Là où le discours ne descend pas, dans les strates les plus intimes de nos désirs primitifs, errent encore des fauves en liberté, bêtes aux griffes de velours, chasseurs tendres aux masques transparents.

Pourquoi, en posant le regard sur la complexité d'un sexe de femme, vois-je fourmiller des vestiges d'ailes, d'îles paradisiaques, de jardins de coquillages parfumés aux cent épices, d'orchidées cracheuses de feu, de temples enfouis dans des forêts d'algues aux dentelles bouillonnantes ? Toute femme a le devoir de se souvenir. Entendez-vous au fond de cette grotte de toutes les naissances, de cette conque-à-mémoire, le premier cri, résonnant des grands rythmes de l'Origine, voix impérieuse qui a traversé les siècles sans se résorber et que seul l'apocalypse taira ? Richesse

inépuisable de sa rhétorique muette, si discrète, mais dont la détermination a pourtant changé la face du monde. Sémaphore indéchiffrable qui coupe le souffle de celui qui sait écouter. Au delà des mots, souvent trompe-l'œil du cœur, des syllabes en fusion qui ne savent pas mentir, qui ne trahissent jamais. Onomatopée des profondeurs, son foisonnement de vie s'exclame sous une langue amoureuse, sur des doigts qui écoutent ce que seuls les doigts peuvent entendre.

Lumineuse blessure en état de défloration perpétuelle, elle brûle de l'unique désir inaltérable, celui de la liberté. La posséder, c'est posséder le Temps, c'est jouir de son commencement.



—ii—

Le moment est venu de réveiller les corps engourdis, de les forcer à dire ce que l'on s'obstine à taire. Les décapiter de l'accumulation de signes

décrépis, de réflexes conditionnés, responsables de la lente érosion de l'érotisme; abolir les cloisons entre les sexes, pour retrouver des corps libres et spontanés, sexués de partout. Des corps assoiffés de connaissance, explorant sans cesse les sens à venir. Des corps mutants, pluriels, qui ne connaissent pas d'interdits. Dans un rituel de métamorphoses et de substitutions, ils sont tour à tour, femme, homme, pédéraste, pute, sodomite, victime, bourreau, tigresse, chien, saint, démons... chairs toujours plus profondément habitées par des formes de jouissance audacieuses, créatrices, à jamais inachevées, qui s'abreuvent aux mêmes sources obscures qui angoissent l'homme autant qu'elles l'exaltent. Épousailles à la fois tumultueuses et ludiques qui débouchent sur de nouveaux espaces érotiques. Pourquoi ne pas multiplier en soi les voix, s'exprimer par d'autres corps, oser convoquer d'autres états du monde à

AU  
FOND  
DE LA  
PUTAIN  
LA MÈRE  
LUI RÉCITE  
LA FABLE  
DU SANG



*Œuvre de Mieke Bevelander, peintre, sculpteure et poète torontoise  
qui a illustré le livre d'artiste L'Ange au corps, d'Andrée Christensen.*

des complicités sensuelles. Où commence, où finit le sexe, quand l'univers entier est objet érotique ?

Comme les Surréalistes ont brouillé l'art des mots, oublié leurs sens pour mieux les réinventer, il faut déraciner l'érotisme, le dépayser, arracher le sexe à son servage. Décentrer l'érotisme du génital, c'est chercher à découvrir sur chaque centimètre de l'épiderme, un centre palpitant encore inexploré. Dans le chaos momentané des corps chavirant dans le dérèglement des sens, chercher à perpétuer le vertige de la quête. Cultiver l'interrogation, le manque. Dans l'éblouissement du premier matin, refaire les gestes des dieux. La responsabilité quotidienne des amants n'est-elle pas de participer à la création du monde ?

Si aujourd'hui Dieu est mort, il nous reste Éros pour assouvir notre besoin de connivence avec le cosmique. Et qui est Éros, sinon le Désir. Pour les amants, c'est le désir de l'autre, désir de son plaisir en l'autre, plaisir du désir en soi. Chez le poète, Éros est le principe créateur de l'œuvre. Dans l'inachèvement du poème, le désir qui éveille le poème suivant. Ainsi va l'amour, ainsi va la poésie, désirant infiniment le désir qui le crée.

Comme l'acte d'écrire, l'acte sexuel doit tout remuer en nous. Acte alchimique, il éveille la conscience jusqu'au point de non-retour, invite à la transformation tout être dont la disponibilité intérieure est suffisamment grande. Poètes et amants doivent vivre en marge de la mesure et de la raison, refuser les limites qui affaiblissent l'âme. L'excès ouvre, dilate le corps et l'esprit pour leur permettre le saut fulgurant vers l'absolu. Et que dire de la beauté de la violence amoureuse, violence qui mène à la tendresse, violence qui cherche la conscience pour trouver la jouissance. Splendeur des corps enfiévrés qui désirent l'exaspération de la rage, qui jour après jour, se déchirent pour mieux s'unir, cherchent à travers leurs déchainements amoureux, à rompre la barrière qui les sépare du divin.

Lorsqu'il écrit, le poète doit faire preuve de la même liberté, de la même audace à l'égard du langage que les amants à l'égard du corps. Maître des signes, il habille les mots de volupté, érotise leurs formes, accouple la soie et le couteau, pour en faire des panthères parfumées qui séduiront les dieux, enivreron les esprits, ranimeront les morts. Et cette séduction ne peut mener à la vérité que si le poète s'abandonne complètement, condition indispensable pour abolir les frontières

entre ce qu'est le langage et ce qu'il n'est pas. Dans un véritable acte d'amour, le lecteur aussi doit se faire amant ardent, oser dénuder les mots, les arracher de leur lit confortable. Dans un élan de possession généreuse, toujours inédit, il doit savoir les caresser, les faire gémir, crier jusqu'à l'extase. Les pénétrer doucement, violemment, les marteler, jusque dans leur intimité la plus profonde. Avec humilité, s'enraciner dans leur genèse, les laisser s'ouvrir, contagieusement sources, geyser, volcans. Sans fil d'Ariane, le lecteur s'aventure dans le labyrinthe du poème, choisit de se perdre pour mieux se découvrir. Désire à tout prix se laisser transformer, se laisser posséder, avec une intensité si fulgurante, dans une connivence si profonde, que poète et lecteur ne font alors qu'un.

À l'envers du monde et du temps, les amants comme les poètes écrivent dans la tempête des corps, avec les encres de l'amour : la glaire, le sperme, la sueur, les larmes, la salive, le sang menstruel, d'autres excréments. Côte à côte, liquides et solides s'enlacent, s'amalgament, se conjuguent, composent des improvisations exaltantes. Poèmes griffés, bavés, mordus, burinés sur la peau. Impossible d'effacer, de revenir en arrière. Devant l'imperfection, toujours avancer.

Icare consentant, le poète ne connaît-il pas l'insatisfaction à laquelle condamne la projection acharnée d'énergie sur la page blanche ? Aiguillonné par le désir de la perfection, par l'inachèvement inévitable de son oeuvre, il répète néanmoins ce même geste insensé qui tient de l'incantation, de l'exorcisme, de l'appel lancé dans le vide. Corps grimaçant de plaisir, bouches tordues, hurlant à la vie, les amants continuent de faire l'amour, jour après jour, dans une quête sans fin d'absolu, et chevillés à la sourde inquiétude d'avoir manqué le Frisson qui leur ouvrirait peut-être les portes du Paradis.

N'aspérons-nous pas, en fait, dans nos moments d'extases amoureuses et poétiques, à retrouver le Paradis perdu, «état paradoxal dans lequel les contraires coexistent sans pour autant s'affronter, où les multiplicités composent les aspects d'une mystérieuse Unité» ?<sup>1</sup> Et si cet «au commencement» était devant nous, Temps sacré encore à découvrir ?

1. Eliade, Mircea, *Méphistophélès et l'androgynie*, Galli-mard, Paris, 1962, page 177.

**ILS**  
**NARGUENT**  
**LA SOIE**  
**DE**  
**SON**  
**GLAND**  
**ÉCU**  
**DURCI**



**Ces draps ne sont pas vierges  
mais doivent tout oublier  
pour mieux se souvenir**

Guerrier intrépide  
il cultive la peur des portes entrouvertes  
sait longuement goûter le seuil  
d'une spirale offerte  
son angoisse prodigue  
par clappements  
déchire le vide consentant  
conquête de l'être  
déployant son devenir  
dans l'explosion de l'espace involuté

Sans relâche  
des frissons mauves massacrent la nacre

**Quel dieu l'homme de joie cherche-t-il à réveiller  
dans ce labyrinthe d'algues  
l'autre Montagne**

il s'ensevelit en elle  
amoureusement  
elle tutoie sa mort par dedans  
l'exhume pour mieux traire sa lumière

**au fond de la putain  
la Mère lui récite  
la fable du sang**

Tout en érection  
la Valkyrie de chambre close  
sort de sa fente  
galope sur le Genou étonné  
étincelant miroir qu'elle coiffe de son jusant  
casque gluant de plumes et de poulpes  
Piaffant à l'assaut du ciel  
elle fraye par le haut  
d'un seul doigt prend le pouls du monde

**Sur chaque centimètre de sa peau  
elle cherche l'espace sacré  
où le ciel jouit profondément dans la terre**

Lui enfile ses seins qui font l'homme  
frémillante cuirasse de dagues  
ils narguent la soie de son gland  
écu durci par le combat des fers onctueux

Et lorsque dans l'arène touffue  
il pense avoir cloué sa lionne  
une aigle profonde ouvre ses ailes  
dans un glapissement effronté  
s'envole sirène de haut lieu

**Il boit boit le vide  
comme si dans cette volière d'écailles fauves  
toutes les soifs de l'âme pouvaient s'étancher  
il goûte les eaux lentes du connaître  
volupté de comprendre**

En plein vol dans sa rade aérienne  
elle happe le serpent volant si près de son bec  
**elle ferme les yeux  
le ciel tout entier en chaos se tortille  
Venin ondulant au bout d'une langue  
lui aussi se souvient de l'oiseau  
qu'il a déjà été  
le Verbe leur monte aux lèvres**

Où elle veut sentir son sang  
tanguer sous les crocs  
entendre craquer ses os  
le dévorer pouce par pouce l'engloutir  
avaler recracher son mantra par toutes ses bouches  
d'eaux douces d'eaux salées  
Folle-femme de la beauté  
elle devient ce qu'elle avale  
longtemps les pieds de l'homme rient dans sa gorge

**Splendides les ruines  
qui lentement construisent les portes du Paradis  
beauté des dégâts qui s'organisent  
autour de deux corps  
célébrant le oui sans limites  
Sexe des Lumières**